

## **Fragilités sociales et dynamiques urbaines dans *Casablanca Circus* de Yasmine Chami**

**Mohamed SEMLALI**

*École Normale Supérieure – Université Moulay Ismail*

m.semlali@umi.ac.ma

<https://orcid.org/0000-0003-0217-8681>

### **Resumen**

A caballo entre la novela, la investigación sociológica y las memorias íntimas, *Casablanca Circus* es una obra de ficción que pretende ser un manifiesto militante contra el aplastamiento de las vidas frágiles en un mundo salvaje en el que los más desfavorecidos luchan por hacerse oír. Este artículo explora la conjunción de una estética novelística (la escritura híbrida) y una ética comprometida con la defensa de la humanidad del hombre. En su libro, Yasmine Chami explora la vulnerabilidad humana. Se esfuerza por representar, en un paralelismo significativo, la doble precariedad social de los habitantes de los barrios marginales y de las mujeres. Ambos están sometidos a la violencia simbólica de un poder (sistema neoliberal, patriarcado, machismo) que busca silenciarlos, mantenerlos en la dependencia, en la periferia social y urbana. May, la heroína de la novela, se alía con sus amigos de la barriada de El Bahriyine para iniciar una revuelta contra toda forma de dominación alienante y estigmatización descalificante. Al dar voz a los marginados, proclama su derecho a la ciudad, a la justicia y a la igualdad, rechazando cualquier sometimiento de los principios éticos a la lógica mercantil y utilitaria.

**Palabras clave:** fragilidad social, imperativo ético e imperativo utilitario, patriarcado y dominación masculina, disidencia de la escritura, novela híbrida.

### **Résumé**

À la lisière du roman, de l'enquête sociologique, et des mémoires intimes, *Casablanca Circus* est une fiction qui se veut un manifeste militant contre l'écrasement des vies fragiles dans un monde-jungle où les plus démunis peinent à se faire entendre. Cet article explore la conjonction d'une esthétique romanesque (l'écriture hybride) et d'une éthique qui s'engage à défendre l'humanité de l'homme. Dans son livre, Yasmine Chami explore la vulnérabilité humaine. Elle s'attache à représenter, dans un parallèle significatif, la double précarité sociale des bidonvillois et de la femme. Les deux sont soumis à la violence symbolique d'un pouvoir (système néolibéral, patriarcat, mâle dominant) qui cherche à les réduire au silence, à les maintenir dans la dépendance, en périphérie sociale et urbaine. May, l'héroïne du roman, s'allie à ses amis du bidonville d'El Bahriyine pour initier une révolte contre toute forme de domination aliénante et de stigmatisation disqualifiante. En donnant une voix aux marginaux, elle clame leur

---

\* Artículo recibido el 22/05/2025, aceptado el 18/02/2026.

droit à la ville, à la justice et à l'égalité, refusant toute inféodation des principes éthiques à la logique marchande et utilitaire.

**Mots-clés :** fragilité sociale, impératif éthique et impératif utilitaire, patriarcat et domination masculine, écriture de la dissidence, roman hybride.

### **Abstract**

On the edge of fiction, sociological inquiry, and personal memoirs, *Casablanca Circus* is a work of fiction that serves as a militant manifesto against the crushing of fragile lives in a jungle-like world where the most disadvantaged struggle to make themselves heard. This article explores the combination of a novelistic aesthetic (hybrid writing) and an ethic committed to defending human dignity. In her book, Yasmine Chami explores human vulnerability. She strives to represent, in a meaningful parallel, the dual social precariousness of slum dwellers and women. Both are subjected to the symbolic violence of a power structure (neoliberalism, patriarchy, male dominance) that seeks to silence them, keep them dependent, and relegate them to the social and urban periphery. May, the heroine of the novel, joins forces with her friends from the El Bahriyine slum to initiate a revolt against all forms of alienating domination and disqualifying stigmatization. By giving a voice to marginalized people, she proclaims their right to the city, to justice, and to equality, refusing to allow ethical principles to be subordinated to commercial and utilitarian logic.

**Keywords:** social fragility, ethical imperative and utilitarian imperative, patriarchy and male domination, writing dissidence, hybrid novel.

## **1. Introduction**

Avec *Casablanca Circus* (2023), Yasmine Chami nous livre un roman d'une grande densité, un texte « hybride, à mi-chemin entre littérature et anthropologie » (Chami, 2023 : 177), qui analyse l'espace casablançais comme une scène dynamique (un cirque) où se déploie, dans toute sa complexité, le spectacle des relations sociales. La fiction se greffe sur un cas d'étude authentique, favorisant une réflexion sur la gestion et l'aménagement du territoire, interrogeant les interactions, les conflits et les séparations des différentes strates sociales au sein de l'espace urbain. Dans ses remerciements, Yasmine Chami nous apprend qu'elle a consulté plusieurs architectes ayant pris part à la réalisation des logements sociaux à Casablanca. Cet effort de documentation était nécessaire, car le livre interroge les liens complexes qui existent entre l'architecture, les finances, la politique et le social.

L'entrecroisement de la littérature et d'autres disciplines, comme l'ethnologie et la sociologie, trouve sa justification dans le parcours personnel de l'auteure. Après une solide formation académique en philosophie et en sciences sociales, Yasmine Chami, de retour au Maroc, s'est intéressée à la ville, aux tensions et aux rapports de force qui déterminent le vivre-ensemble au sein de l'espace urbain. Connue pour ses engagements en faveur d'une amélioration de la condition de la femme dans une société où le modèle patriarcal reste trop pesant, mais aussi pour son militantisme en faveur

d'une plus grande justice sociale au profit des marginaux et des laissés-pour-compte, notre auteure met en scène, dans chacun de ses cinq premiers romans, des héroïnes qui luttent pour un idéal de justice et de liberté. Professeure d'Histoire, May, l'héroïne de *Casablanca Circus*, dont le nom est une anagramme partielle de Yasmine, décide de mener une enquête auprès des habitants du *karyane*<sup>1</sup> d'El Bahriyine, le bidonville de ceux de l'océan, pour vérifier à quel point le projet de leur délogement est respectueux de leur droit à la ville et à la dignité.

Pour rappel, le programme *Villes sans bidonvilles*, initié par le gouvernement au Maroc en 2004, et le plan de réaménagement de l'espace casablancais où il a été décidé de « recaser »<sup>2</sup> les bidonvillois qui occupaient depuis des décennies la corniche d'El Hank<sup>3</sup> et les alentours de son phare emblématique, sont le résultat direct des attaques terroristes du 16 mai 2003, qui ont ensanglanté la ville et l'ont confrontée à l'horreur. Le Maroc entier est traumatisé par cet événement qui a donné au bidonville de Sidi Moumen et à ses habitants une visibilité stigmatisante. Pris au dépourvu, les pouvoirs publics ont compris que les disparités sociales alimentent un processus de déstabilisation latente qui peut provoquer à terme une rupture brutale ; il fallait agir rapidement pour éviter d'autres bains de sang. Engagée par le palais, l'initiative nationale pour le développement humain (INDH) visait, entre autres, l'éradication des poches de misères urbaines qui devenaient une grande source d'inquiétude et d'instabilité. Mais, au-delà de l'impératif sécuritaire, Yasmine Chami, en écrivant sur Casablanca et sur ses lieux de fragilité, défend l'humanité vulnérable de ceux qui habitent les marges urbaines. Elle en parle comme des victimes d'une politique qui les a longtemps ignorés et réduits à l'invisibilité.

Dans *Casablanca Circus*, les autorités et les promoteurs immobiliers prétendent agir pour garantir la dignité et le bien-être des bidonvillois auxquels on permettrait de sortir de la précarité de l'habitat insalubre pour retrouver la sûreté d'un logement décent. Pourtant, la population concernée perçoit cette délocalisation forcée comme une dépossession et comme un exil : « Maintenant, ils veulent nous emmener loin, nous faire disparaître », proteste Hakim (Chami, 2023 : 121). Tarik Harroud (2019 : 33) remarque à ce propos qu'on passe ainsi de « la ville sans bidonville aux marges urbaines sans ville ».

Notons, avec l'ethnologue Abdelmajid Arrif (2001 : 32), que les rapports entre les habitants du bidonville et les autorités publiques sont marqués par une méfiance

<sup>1</sup> Ce terme du dialecte marocain et casablancais est une déformation du mot français « carrière ». En effet, la plupart des bidonvilles casablancais se sont développés à l'origine dans d'anciennes carrières désaffectées qui alimentaient la ville de matières de construction (sable, pierres, etc.)

<sup>2</sup> May évoque la « laideur de ce mot qui [...] renvoie aux cases des esclaves en Amérique » (Chami, 2023 : 89).

<sup>3</sup> La pointe d'El Hank se trouve à un endroit stratégique, à l'ouest du port de Casablanca. Le phare érigé sur cette pointe au début du XX<sup>e</sup> siècle facilitait l'accès au port de la ville.

tenace : « la mémoire des relations que les habitants du bidonville entretiennent avec le pouvoir témoigne de leur exclusion, de leur “délégitimation” en tant que citoyens et de la non-reconnaissance institutionnelle de leur présence sur le territoire urbain ». Les bidonvillois soupçonnent les responsables de vouloir les rendre encore plus invisibles en les déplaçant à la périphérie de la ville, loin de la mer et des sources habituelles de leur subsistance.

Or, cette méfiance s’installe aussi bien dans la relation historiquement conflictuelle entre les bidonvillois et les autorités que dans la relation intime de May et son mari, Chérif. Ces deux personnages incarnent la tension entre deux mentalités, deux strates sociales et deux conceptions de la ville. Issue d’une famille bourgeoise, May a hérité la conscience aiguë de l’honneur et de l’intégrité morale de son père. Elle se dissocie de l’affairesme de la branche maternelle de sa famille : l’argent, pour elle, passe au second plan, derrière l’impératif éthique, ce qui lui vaut, dans le roman, de récurrentes accusations d’idéalisme. Lequel idéalisme est défini comme « ce désir de faire coïncider la réalité et les valeurs, sans aucun écart » (Chami, 2023 : 184), un refus de tous les compromis. Chérif, quant à lui, est originaire des quartiers populaires de Casablanca, il est architecte de profession. S’il défend lui aussi une vision humaniste de l’urbanisme, ses origines populaires le rattrapent : il se révèle rapidement comme un homme carriériste, très réceptif à l’argument utilitaire.

Sur le fond de l’histoire du relogement contesté des habitants du bidonville d’El Bahriyne, se joue donc, en parallèle, le sort du couple de May et de Chérif, lequel est confronté à sa propre fêlure. May devra ainsi lutter sur plusieurs fronts : elle doit préserver sa relation avec son mari dans une société patriarcale où les femmes elles-mêmes encouragent volontiers une certaine supériorité de l’homme. En même temps, nourrie de valeurs occidentales et d’idéaux de liberté, d’égalité et de justice, elle refuse d’être reléguée à un rang subalterne, qui la rend dépendante financièrement et intellectuellement de son mari. Aussi a-t-elle décidé de lutter pour préserver son autonomie, de défendre ses convictions contre le diktat social et financier, qui n’hésite pas à écraser toute voix dissidente. Elle entreprend une enquête au sein du bidonville pour rétablir la vérité et démasquer la supercherie du relogement humanitaire que son mari Chérif persiste à cautionner en s’enfermant dans une cécité volontaire.

En nous appuyant sur une approche inspirée de l’anthropologie sociale et culturelle, nous montrerons comment *Casablanca Circus* de Yasmine Chami se donne à lire comme un support où se conjuguent une éthique soucieuse des marginalités et une esthétique qui fait de l’écriture romanesque un lieu de l’engagement. Il sera question d’interroger une double précarité : celle de la femme enfermée dans une relation de pouvoir déséquilibré où le patriarcat légitime la domination masculine, et celle des habitants du bidonville pris dans l’enchevêtrement complexe des enjeux sécuritaires, politiques et financiers. Nous aborderons les liens entre la politique et la gestion de l’espace urbain, surtout dans les espaces de fragilité, nous verrons ensuite comment le

roman interroge le conflit inévitable entre l'impératif éthique impliquant un réel engagement humain et l'impératif de réussite qui, s'inspirant d'un modèle commun au patriarcat et au capitalisme, encourage la réussite individuelle égoïste. En définitive, nous montrerons comment le roman, par ses thèmes et par sa structure singulière, réinvestit les mythes urbains de l'espace casablançais dans l'intention de chercher et de réinstaurer le sens, de réhabiliter les vaincus.

## 2. L'architecture urbaine : un dispositif de pouvoir

Analyser l'espace en tant que dispositif de pouvoir, c'est d'emblée adopter une perspective foucauldienne. Quand Othmane, le beau-frère de May, affirme que « l'architecture est politique » (Chami, 2023 : 152), il reprend à son compte une idée de Michel Foucault (1994 : 282), lequel soutient que « l'espace est fondamental dans toute forme de vie communautaire [...] dans toute forme d'exercice du pouvoir ». Politique, l'architecture l'est d'abord parce que, dès l'origine, elle est liée à la « polis », c'est-à-dire à la gestion de la cité, ensuite parce qu'elle « s'interroge sur ce que doit être l'ordre d'une société, ce que doit être une ville, étant donné les exigences du maintien de l'ordre ; étant donné aussi qu'il faut éviter les épidémies, éviter les révoltes, promouvoir une vie familiale convenable et conforme à la morale » (Foucault, 1994 : 270). Comme tous les métiers qui façonnent l'espace, l'architecture n'est pas réductible à une *technè* préoccupée uniquement par l'art de construire, elle influence la vie sociale et reflète les rapports de force qui agissent sur et dans cet espace. Partant de là, l'architecture urbaine s'avère un élément essentiel de ce qu'on appelle la politique de la ville, de la gestion du territoire et, en un mot, de l'exercice du pouvoir. D'un autre côté, comme le souligne Colette Petonnet (1972 : 48), l'architecture n'est pas déterminée uniquement par des impératifs politiques, mais aussi par « des besoins d'espace différents [...] que compliquent encore des modèles micro-culturels et des variations individuelles ». Ainsi, un résident d'un bidonville tel qu'El Bahriyine, implanté au centre-ville sur le littoral atlantique, ne saurait développer le même rapport à l'espace qu'un habitant des zones précaires enclavées à l'intérieur des terres, et moins encore qu'un résident des quartiers populaires construits en dur.

Le bidonville, pour reprendre la terminologie de Michel Foucault (1994b : 756), est une *hétérotopie* ou bien un « espace autre », un « contre-emplacement » faisant partie de « ces espaces différents, ces autres lieux, une espèce de contestation à la fois mythique et réelle de l'espace où nous vivons ». En tant qu'espace de laideur et d'anarchie, qui dérange aussi bien les pouvoirs publics que les populations aisées, le bidonville trouverait sa place dans ce que Foucault (1994b : 757) appelle une hétérotopie de déviation ou d'enfermement. Une nette séparation, incarnée par le mur qui encercle le lieu, installe une frontière physique et symbolique entre le *karyane* et le reste de la ville, marquant ainsi le bidonville comme « espace de résidence des pauvres, des familles subsistant misérablement aux limites de l'infra-humain » (Escallier, 1985 : 108), de ceux

que Naomi Klein (Klein, 2008 : 386) place dans la catégorie d'une « humanité excédentaire » et superflue. Zygmunt Bauman (2008 : 17 et 19) utilise une expression encore plus forte en évoquant le « rebut humain », ou plus exactement des « humains mis au rebut », confinés dans des « débarras des déchets humains » auquel appartient l'espace bidonvillois. Par sa seule existence, cet espace remet en cause l'efficacité des stratégies urbaines et la fausseté des discours politiques qui promettent la prospérité à tous les citoyens.

Avant d'aborder le cas de Casablanca et ses multiples bidonvilles, qui se sont révélés comme des poudrières dangereuses à la suite des événements terroristes de mai 2003, les deux protagonistes du roman (May et Chérif), étaient installés à Paris. Ils ont eu l'occasion d'approcher le problème des banlieues misérables de la capitale française. Les minorités visibles des immigrés maghrébins et africains, confinées dans leurs ghettos, mettent au défi les différentes politiques de la ville en France, comme partout ailleurs où les espaces de relégation sont forcément synonymes de stigmatisation, de précarité, de conflits et d'insécurité. L'expérience des banlieues parisiennes et l'incapacité des différentes stratégies à résoudre la difficile équation qu'elles posent à l'acteur politique et social sont annonciatrices d'un échec similaire au Maroc. Le roman évoque le cas de la cité des Bosquets à Montfermeil. Les jeunes de la cité sont « engagés » dans des « tours infernales » « que les urbanistes des années 1960 avaient conçues comme une alternative heureuse à la précarité des bidonvilles où s'entassaient leurs parents » (Chami, 2023 : 17). Pourtant, la solution architecturale adoptée pour éradiquer les taudis parisiens s'est avérée infructueuse, puisqu'elle a accentué l'autarcie, la ghettoïsation et la marginalité des anciens bidonvillois. La politique de la ville adoptée par les pouvoirs parisiens est même qualifiée de politique discriminatoire qui consacre le refoulé colonial :

Les Bosquets concentraient toutes les questions liées à l'habitat populaire des années 1960 et 1970, l'échec de ces politiques, en plus de la question de la discrimination des migrants, et celle du schéma conscient et inconscient qui a déterminé la manière dont la France a traité les travailleurs venus de son ancien empire colonial (Chami, 2023 : 90-91).

Chérif militait, au sein du conseil régional de Montfermeil, pour la réhabilitation des quartiers périphériques parisiens, notamment pour la construction de lieux de partage et de culture destinés aux jeunes des banlieues, mais son projet fut finalement rejeté. Chérif pourrait-il réussir à Casablanca, là où il avait échoué à Paris ? Son associé, Pierre, a-t-il raison de croire qu'ils auraient pu réussir s'il existait un Nessim parisien « pour débayer le chemin » (Chami, 2023 : 90), cautionnant ainsi implicitement une forme de corruption nécessaire pour la bonne marche des affaires ?

Alors que le projet de Chérif à Montfermeil « ne supposait pas le déplacement des habitants, la rupture avec tout leur passé, leur histoire » (Chami, 2023 : 90), celui

qu'il accepte de cautionner à Casablanca implique non pas une réhabilitation de l'espace incriminé, mais sa destruction totale et le déracinement de ses habitants auxquels on propose un déplacement forcé loin de l'océan qui les définit, dans un lotissement périphérique enclavé. Comme le souligne Tarik Harroud, pour l'État, cette solution radicale est aussi un moyen de faire d'une pierre deux coups : neutraliser un lieu menaçant perçu comme « refuge des réseaux terroristes et espace électoral de prédilection pour le parti islamiste Justice et développement » et récupérer des « réserves foncières très prisées » par les promoteurs immobiliers et les investisseurs (Harroud, 2019 : 16). Le littoral casablançais, au potentiel économique et touristique énorme, est destiné à devenir une vitrine de la ville moderne et mondialisée où les taudis ne sont plus tolérés. Néanmoins, les bidonvillois concernés considèrent leur déplacement forcé comme une amputation, qui accentue leur relégation et disloque les solidarités familiales et communautaires patiemment tissées au fil de plusieurs décennies. L'écart entre les programmes de relogement et les besoins réels de la population conduit inévitablement à l'échec : privées de leurs réseaux de subsistance et de toute source de revenus, les familles déplacées dans les nouvelles marges urbaines regagnent tôt ou tard la ville qu'elles avaient été contraintes de quitter, reconstruisant de nouveaux bidonvilles et perpétuant ainsi le cycle de la précarité. En effet, comme le souligne Arrif (1992 : 25), l'État, en décidant d'aménager l'espace bidonvillois, le conçoit d'abord comme

un espace d'action qui « fait problème » pour l'aménageur et sa culture (d'urbaniste). Ainsi, l'existant, c'est-à-dire la population, sa vie sociale, en somme son vécu, sont réduits à un résidu insignifiant, de l'ordre de l'impensé, qui n'est présent dans le projet qu'en tant qu'élément perturbateur et négatif.

Nessim, figure qui évoque un Saccard zolien, enrichi grâce aux opérations de délocalisation et à ses accointances avec les autorités de la ville, porte un projet immobilier qui ne promet en rien une amélioration du sort des habitants d'El Bahriyine. Si les plans semblent garantir aux relogés une bonne alternative et des avantages censés compenser leur éloignement du centre-ville, la réalité sur le terrain prend les allures d'une arnaque. Chérif, comme le suggère May, ne s'aveugle-t-il pas en croyant pouvoir garantir aux bidonvillois « de beaux appartements où entre la lumière, avec des arbres autour, un petit square et une crèche » (Chami, 2023 : 172) ? Ce projet ne se fera nullement comme Chérif le prévoit, car l'avidité du promoteur immobilier et l'ambition du responsable politique ramèneront finalement la réalisation à une dimension très décevante. Le pressentiment de May se confirme à la fin du roman, le gouverneur de Casablanca, avec la complicité de Nessim, allègue des instructions urgentes, en apprenant à Chérif que non seulement le budget initial a été réduit d'un tiers, mais que le projet doit être remanié pour « inclure le relogement de quarante familles supplémentaires » issues d'un autre bidonville. Ainsi, le cahier de charge initial est dénaturé :

Chérif et Pierre avaient compris qu'il leur faudrait renoncer à leur vision, et réduire considérablement ce qui aurait permis aux habitants de construire une vie communautaire conçue comme une alternative qui rendait l'éloignement du centre de la ville acceptable (Chami, 2023 : 191).

Chérif finira pourtant par se résigner. En acceptant l'état de fait et en renonçant à sa vision architecturale, il s'éloigne simultanément de May qui, à l'inverse, choisit le camp de la dissidence. Ce renoncement marque non seulement une fracture conjugale, mais accentue surtout le défaitisme, la compromission et l'aliénation progressive du personnage.

### 3. Entre la tentation du pouvoir et l'exigence d'engagement

*Casablanca Circus*, comme son titre l'indique, est aussi le roman d'une ville, d'un cercle de socialisation traversé par différentes tensions interhumaines. Mais si tous partagent le grand espace urbain, tous ne l'habitent pas de la même façon, car il existe plusieurs villes dans la ville : les *karyanes*, les quartiers populaires prolétarisés et l'ancienne médina fragilisée, qui font partie de ce que Robert Escallier (1985 : 99) appelle « les espaces du sous-habitat », y côtoient les quartiers cossus de l'élite bourgeoise tout en restant séparés par des frontières visibles ou invisibles.

Les quartiers de la ville de la minorité, détentrice des pouvoirs de décision et contrôle, témoignent du souci de créer un « sous-espace », selon des normes techniques exogènes, pouvant satisfaire ses exigences socio-spatiales. Par contre, les quartiers des classes populaires cumulent les éléments de précarité, se développent à l'écart des grands axes structurants de la cité, rejetés à la périphérie des villes sur les sites les moins propices à la construction (Escallier, 1985 : 103).

Casablanca, semblable à toutes les grandes villes du monde, a de multiples visages, elle possède des quartiers huppés où l'argent coule à flots, où le luxe crève les yeux, où la grande bourgeoisie financière et industrielle n'a aucune peine à placer ses membres dans les principales articulations de la finance, de l'administration et du pouvoir. Cette bourgeoisie mène une vie confortable, nourrie par la spéculation et par une activité affairiste frénétique. Dans l'autre Casablanca, l'autre côté du miroir, que d'aucuns qualifient de *Casanegra*<sup>4</sup>, pullulent les poches de misère, de multiples bidonvilles où l'insalubrité et la précarité n'empêchent pas les bidonvillois de nourrir à leur tour un rapport viscéral avec l'espace qui les abrite. Entre ces deux espaces antinomiques de l'extrême richesse et de l'extrême pauvreté, il existe des espaces tampons, des quartiers

<sup>4</sup> *Casanegra* est notamment le titre d'un film marocain réalisé par Nour-Eddine Lakhmari en 2008. Ce long métrage représente le côté obscur de Casablanca, la violence et la misère qui y sévissent, les disparités sociales qui s'y creusent entre les riches et les pauvres.

populaires dont Chérif et son frère Othmane sont les représentants, des quartiers surpeuplés qui, sans être insalubres, abritent une population ouvrière, qui lutte quotidiennement pour s'assurer une vie décente. Cette classe moyenne, risquant à tout moment d'être déclassée, de rejoindre les défavorisés des bidonvilles, lorgne les classes supérieures dont elle envie les privilèges, nourrissant une forte ambition chez ses membres.

Assimiler Casablanca à un cirque revient à en souligner l'unité paradoxale faite de chaos, car les classes qui en composent le tissu, dans leurs interactions mêmes et dans les disparités qui les opposent, insufflent une dynamique vitale à la ville. Le cirque est essentiellement un lieu d'exhibition, un décor symbolique impliquant une théâtralisation de l'espace urbain et la mise en scène des rapports sociaux, des jeux d'interactions, de conflits et de compromissions. La seule occurrence du mot « cirque » dans le roman est associée au terme « ballet » pour désigner l'affairisme clinquant et frimeur d'une catégorie de casablancais arrivistes qui, désireuse de marquer son ascension et sa distinction sociale, fait étalage de son opulence, menant « une vie à la mode de Miami ou Los Angeles, dans un ballet rutilant de Range Rover et de Maserati » (Chami, 2023 : 71). Cette exhibition obscène de richesse est d'autant plus scandaleuse qu'elle côtoie la précarité des bidonvilles et nargue leur misère. Fouad, le père de May, évoque le cirque casablancais pour insister sur l'hypocrisie ambiante d'une caste d'hommes d'affaires et de politiciens qui se sont enrichis grâce à la corruption et à la spéculation, s'empiffrant, tels des charognards, de la misère des classes vulnérables. Ces usurpateurs se donnent en spectacle dans ce que Fouad désigne comme « le nouveau cirque casablancais [...] avec ses animaux pas si sauvages, chacals et hyènes de tous poils et qui se prennent pour des tigres... » (Chami, 2023 : 71).

#### **4. Casablanca comme espace de prédation et d'égarement**

Rappelant le Mammon biblique, le Shylock shakespearien ou encore le Saccard zolien, arpentant victorieusement Paris sous le Second Empire, Nessim, le mal nommé <sup>5</sup>, incarne dans le roman ces hyènes avides de l'espace urbain qui n'hésitent pas à bâtir leur fortune sur un amas d'ossements. May se méfie de lui, car elle connaît son histoire depuis qu'il était un jeune désargenté, « humilié par l'arrogance subtile » (Chami, 2023 : 136) de ses cousines maternelles qui le méprisaient. Nessim avait fini par jeter son dévolu sur May : « Tu seras ma femme, May, un jour, tu verras. Je deviendrai l'homme le plus riche de Casablanca et tu m'épouseras. [...] Un jour tu seras à moi. Tôt ou tard » (Chami, 2023 : 136). C'est en ces mots conquérants et provocateurs qu'il s'est adressé à elle alors qu'elle n'avait que quinze ans. Pour Nessim, la femme et Casablanca ne sont que des objets à posséder, à soumettre à sa volonté de prédateur ; c'est sa manière de compenser l'humiliation sentimentale, d'atténuer sa blessure

---

<sup>5</sup> Le nom de Nessim est une ironie onomastique, il désigne, en arabe, un vent doux et agréable, une brise légère ; mais le personnage est plutôt un tourbillon qui dévaste tout sur son passage.

narcissique. Il est travaillé par la *litos*, par ce mélange malsain de rancune, d'humiliation et de désir de revanche. Selon Kundera (1987 : 193), l'homme qui est pris dans l'empoigne de cette rancune insatiable « éprouve le besoin de punir celui qui lui a révélé sa propre misère. C'est là un trait fondamental de l'homme : l'instinct de vengeance ». La réussite entrepreneuriale spectaculaire et la puissance financière de Nessim sont l'instrument de sa revanche et de sa rancune. Se comprend alors la vive appréhension de May lorsque Nessim s'empresse d'aider son mari Chérif en l'impliquant dans ses projets immobiliers, notamment celui du relogement des bidonvillois d'El Bahriyine. Méconnaissant totalement le passé de l'entrepreneur et les vues qu'il avait sur sa femme, Chérif accepte cette collaboration et reste sourd aux mises en garde de sa compagne. Pour May, qui ne croit nullement aux velléités philanthropiques de Nessim, et encore moins à son intérêt pour le patrimoine architectural de Casablanca, cette collaboration constitue le signe avant-coureur d'« une fêlure dans leur lien » (Chami, 2023 : 137), amorçant ainsi le dépérissement de son couple.

Pour Nessim, « l'argent est [...] la valeur ultime » (Chami, 2023 : 149), le *veau d'or* adulé devant lequel toutes les autres valeurs s'inclinent et se prosternent ; il est l'instrument suprême de la puissance sociale et d'une légitimité auparavant contestée. Pour forcer la reconnaissance mondaine de son mérite par l'élite casablancaise, il est prêt à aplanir tout obstacle qui freine son ascension, quitte à fonder sa fortune sur la souffrance des pauvres. Au moment même où il vend la terre promise et la chimère du logement décent aux bidonvillois, il s'offre une villa somptueuse au bord de la mer qu'il remplit d'œuvres d'art chèrement payées, organisant des dîners d'apparat, s'enfermant ainsi dans « la vulgarité ostentatoire de la réussite matérielle » (Chami, 2023 : 146). Faisant référence à Nietzsche, et à Rachid, le *Zarathoustra du bidonville*, May voit dans Nessim une sorte de pantin comique, cachant sa misère intérieure sous les apparences de noblesse que lui octroie sa prospérité financière :

Le riche apparaît tout autrement que pourrait le faire attendre son origine misérable, car il peut prendre le masque de la culture et de l'art : il peut acheter ce masque [...] L'homme riche en lutte avec l'ennui, le gouffre de son esprit atrophié, de son cœur vide, n'en finit pas de désirer l'argent... (Chami, 2023 : 145).

La décision de retourner au Maroc confronte May et Chérif à ce qu'ils nomment « l'épreuve du feu » (Chami, 2023 : 75). Propulsés « au cœur de la forge » (Chami, 2023 : 75), ils doivent affronter les schémas mentaux et les normes sociales de leur pays d'origine, ce qui entraîne les premières fissures dans leur relation. Les différences de milieu social et de genre sont exacerbées après leur installation à Casablanca, mettant en avant « ce qui venait les séparer dans leur ville natale, leurs identités d'homme et de femme en premier lieu, mais aussi les univers sociaux qui avaient été les leurs avant leur rencontre et leur vie ensemble » (Chami, 2023 : 155). Le rapprochement entre Chérif et Nessim révèle la fragilité de l'architecte et ses blessures

anciennes. Le désir de reconnaissance et « le besoin d'un adoubement que Nessim lui offre » (Chami, 2023 : 148) guident les choix et orientent les actions du mari de May, le poussant à prendre des décisions qui l'écartent de ses idéaux et de sa campagne.

L'ambition de l'architecte, exacerbée par la fréquentation du promoteur immobilier, fait ressortir sa personnalité despotique. May ne reconnaît plus son mari, lequel, en participant à « la mascarade » (Chami, 2023 : 150) du relogement des bidonvillois et en contribuant à leur relégation, s'aliène en trahissant ses propres principes. Le mirage de la réussite sociale le conduit inévitablement à la perte de sa famille. Pour satisfaire ses ambitions et son ego de mâle dominant, il se trouve, à l'instar d'Antonio dans *The Merchant of Venice* de Shakespeare, contraint de « payer la livre de chair » à Nessim/Shylock, une livre de chair qui, dans ce contexte, n'est autre que sa famille et son couple.

La relation triangulaire du désir qui lie May, Chérif et Nessim se double dans le roman d'un intertexte littéraire faustien très explicite. Depuis sa jeunesse, Nessim aspire à s'approprier May, percevant cette conquête comme un gage de consécration et de reconnaissance sociale. Telle la Marguerite du mythe, la jeune femme incarne l'innocence et la vertu en péril. En maître de perversion et en bon séducteur, Nessim a su manipuler Chérif pour le rallier à ses projets. La relation entre les deux hommes est qualifiée de « pacte faustien » (Chami, 2023 : 149) destiné à assouvir le désir de vengeance de l'entrepreneur aux dépens de l'architecte. May n'est pas dupe, elle voit en Nessim, une figure du Malin qui se réjouit de salir l'innocence, de transformer l'honneur de Chérif/Faust en un déshonneur :

Je connais Nessim, il y a chez lui une sorte de jouissance malsaine à salir l'innocence ; le triste plaisir de faire comprendre au nouveau venu plein d'idéal les règles du jeu auxquelles lui-même a dû se soumettre, une sorte de rite de passage qui consacre la perte des illusions (Chami, 2023 : 151).

Par « perte des illusions », il faut entendre ici la conversion maléfique de Chérif qui, en donnant foi aux arguments de Nessim, accepte de troquer les idéaux qu'il partageait avec May contre une logique financière égoïste. Au nom du principe de réalité, il devient complice de la mafia de l'immobilier. Comme Faust, Chérif vend son âme et se désiste de ses anciens engagements en rejetant toute culpabilité, laissant sa femme, qu'il accuse désormais d'idéalisme enfantin, combattre seule pour la cause des bidonvillois.

De fait, Chérif est complice de son propre malheur. S'il est réceptif aux arguments de Nessim, c'est qu'il est, dès le départ, prédisposé à cette conversion. Une grande ambition, une rancune refoulée et un désir de revanche, dont l'origine est à chercher dans son enfance frustrée dans les quartiers populaires de Casablanca, le rapprochent du promoteur immobilier avec lequel il partage la même soif de réussite, la même volonté hargneuse de prouver sa valeur. Chérif est animé d'une volonté de « marquer Casablanca », de « devenir un homme qui compte, une voix, un esprit qui laisse

son empreinte sur la ville » (Chami, 2023 : 144). Son comportement et ses choix ne peuvent s'expliquer indépendamment de son histoire personnelle, du rapport avec le père, un militant de gauche qui s'est sacrifié en défendant la liberté et la justice sociale. Ayant vécu dans sa chair, comme une mutilation, l'arrachement du père et le dépérissement de la mère, Chérif refuse de « faire partie de ceux qui subissent, comme son père, les lois de cette ville » (Chami, 2023 : 144). Au risque de trahir la cause paternelle, il sait d'expérience qu'il n'existe que deux camps : les perdants et les gagnants. Son père, avec tous ses idéaux de gauche, a péri en prison et n'a jamais revu les siens. Portant en lui ce profond traumatisme, l'architecte ne souhaite pas faire payer à sa propre famille, notamment à ses deux enfants, le prix exorbitant d'un idéal politique et d'un sacrifice qui, à ses yeux, reste inutiles. Comme l'écrit May dans ses carnets destinés à sa fille, Selma, « ton père a été troublé, ma fille, inquiet aussi sans doute, comme si la vulnérabilité de son propre père installait la sienne à venir » (Chami, 2023 : 144). S'expliquent ainsi le choix de Chérif de rallier Nessim, de faire partie du camp gagnant, et la méfiance qu'il oppose à l'idéalisme de sa femme. Il est prêt à vendre son âme pour ne pas faire revivre à sa petite famille la vulnérabilité extrême dont il a lui-même souffert. Dans cet état d'esprit, la ville, pour Chérif, n'est plus seulement un lieu de vie, mais une jungle impitoyable où il vaut mieux être un prédateur qu'une proie.

### **5. Culture et genre, entre l'impératif éthique et l'impératif de réussite**

Si, dans une logique néo-libérale, l'impératif utilitaire soumet les décisions de l'individu aux calculs de coûts et de bénéfices espérés, évaluant toute action à l'aune de son rendement social ou économique, l'impératif éthique, au contraire, est lié à la responsabilité de chaque individu envers autrui, il traduit une exigence morale qui s'impose indépendamment du bénéfice attendu, fondant l'action entreprise sur la reconnaissance de l'humanité, de la vulnérabilité ou de l'altérité de l'autre. Dans *Casablanca Circus*, Chérif et May incarnent, dans leur opposition, ces deux impératifs.

Ayant fait connaissance à Paris, où ils ont vécu heureux plusieurs années, les deux personnages étaient affranchis, durant les premières années de leur mariage, des normes qui régissent les relations entre hommes et femmes dans leur pays d'origine. Mais dès leur retour au Maroc, des dissensions surgissent : les deux jeunes gens prennent soudain conscience que, malgré leur Casablanca natal commun, leurs origines sociales les ont fait grandir dans deux villes différentes au sein de la même cité, « les voici ensemble et soudain confrontés à leur évidente hétérogénéité » (Chami, 2023 : 34). Rattrapés par la culture ambiante du pays, le couple, après la période de grâce parisienne, commence à sentir des tensions qui menacent de le fissurer, les « milliers de codes, de pensées inconscientes qui tissent la toile complexe des liens entre Casablancais » (Chami, 2023 : 31) exercent sur eux un poids énorme. Les contraintes du genre remontent à la surface et deviennent de plus en plus pesantes. L'héroïne, nourrie par une forte culture d'égalité et de liberté, tolère mal la « nouvelle hiérarchie des rapports »

(Chami, 2023 : 31), qui impose à l'homme de travailler pour nourrir sa famille et oblige la femme d'accepter une situation de dépendance financière, même quand elle a les aptitudes de travailler et d'aider son mari.

L'héroïne du roman a consacré sa thèse à l'étude des représentations bourgeoises de la ville, aux rapports de domination de classe et à « la cartographie mentale de Casablanca » (Chami, 2023 : 40). Les différentes strates de la ville, bien que mitoyennes, ne communiquent que rarement ; les classes sociales sont « retranchées dans des aires définies » (Chami, 2023 : 41). Les zones bourgeoises et privilégiées, les quartiers populaires, ou encore les bidonvilles, comme lieux de vulnérabilité extrême, bien qu'évoquant dans le même périmètre urbain général, ne partagent ni le même référent spatial ni la même représentation du monde. L'enchevêtrement d'intérêts politiques et économiques divergents et la conscience de classe, particulièrement exacerbée chez les élites casablancaises, donnent lieu à des interactions sociales complexes, installant des frontières invisibles, mais bien réelles, entre les différentes composantes de la société casablancaise, entre les quartiers fréquentables et ceux qu'il faut éviter. Comme dans ses autres romans, notamment dans *Cérémonie* ou dans *Mourir est un enchantement*, Chami explore les archétypes et les modes de fonctionnement de la mentalité marocaine, surtout ceux qui se rapportent à une structure encore profondément patriarcale et à une psychologie féminine oscillant entre des postures de résignation et d'autres de révolte.

En effet, May évoque l'exemple emblématique de sa propre mère, de ses tantes, de ses cousines. Le gynécée tout entier semble souffrir d'un type particulier du complexe de Cendrillon<sup>6</sup>, lequel se traduit par la peur de la précarité. Ce complexe inhibiteur trahit une incorporation de la domination masculine, poussant les femmes à accepter et défendre une division tacite des tâches et des domaines d'influence. Cette division genrée affecte les femmes à la sphère domestique, à la maternité et à l'éducation des enfants (l'intérieur), tandis que les hommes se voient attribuer la responsabilité d'assurer les moyens de subsistance et le confort matériel de la famille (l'extérieur). La valeur de l'homme, notamment sa virilité, est ainsi associée à un comportement normatif intériorisé, à une éthique du succès et de la performance, qui justifie l'esprit de compétition, la prédation et les égoïsmes individuels. La séparation érotisée du travail enferme les femmes dans le rôle de l'être dépendant et les oblige à voir dans l'androcentrisme une garantie de leur propre sécurité financière et du maintien du statut social de leur famille. Colette Dowling remarque à ce propos que les femmes, en agissant de la sorte, soutiennent la domination des hommes.

Cette supériorité faisait d'eux des êtres auto-suffisants, ce qui les rendait indispensables aux femmes, non seulement pour l'amour,

---

<sup>6</sup> Introduit par Colette Dowling, dans son ouvrage *Le Complexe de Cendrillon : les femmes ont secrètement peur de leur indépendance* (1981), ce concept traduit une posture psychologique de la femme qui se complait dans une dépendance intériorisée, nourrie par une peur de l'autonomie, ce qui l'amène en général à voir en l'homme son sauveur et le garant de sa sécurité et de son succès.

l'intimité et l'amitié, mais surtout pour leur survie. La faiblesse des femmes était le fondement de leur complète infériorité physique, émotionnelle et mentale (Dowling, 2001 : 13).

Malika, la mère de May, avocate au caractère affirmé, harcèle son mari, médecin au tempérament doux, discret et conciliant, en lui reprochant de ne pas incarner l'idéal du patriarcat oriental, de *Ssi Sayed*<sup>7</sup>, image fantasmagorique du mâle dominant, de l'homme viril, entreprenant, affairiste et autoritaire, ancrée profondément dans l'inconscient des femmes de la bourgeoisie casablancaise et fassie. Malika perçoit la douceur de son mari comme « une fragilité ouverte » (Chami, 2023 : 50). Semblable à « un Pygmalion inversé » (Chami, 2023 : 50), elle essaie de transformer son mari, en obéissant à un mécanisme décrit par Bourdieu :

[...] ces principes communs exigent de manière tacite et indiscutable que l'homme occupe, au moins en apparence et vis-à-vis de l'extérieur, la position dominante dans le couple, c'est pour lui, pour la dignité qu'elles lui reconnaissent à priori et qu'elles veulent voir universellement reconnue, mais aussi pour elles-mêmes, pour leur propre dignité, qu'elles ne peuvent vouloir et aimer qu'un homme dont la dignité est clairement affirmée et attestée dans et par le fait qu'« il les dépasse » visiblement (Bourdieu, 1998 : 42).

May remarque avec stupeur que les femmes marocaines, même lorsqu'elles sont instruites et appartiennent à l'élite bourgeoise et intellectuelle, collaborent à ce que Bourdieu (1998 : 10) appelle « la perpétuation [du] rapport de domination », et continuent à être les gardiennes du temple du patriarcat dominant :

La grossièreté des mécanismes par lesquels s'organise la puissance de ma mère encore aujourd'hui m'horripile, j'imagine à travers les récits de mes tantes la jeune étudiante en droit à la faculté de Rabat, puis à Paris, sa liberté, et je bute sur ce qu'elle est devenue, la gardienne des pouvoirs des hommes comme le plus sûr abri de ses pouvoirs à elle, Malika, elle a accepté ça, feindre la fragilité, jouer la faiblesse, le consentement à l'autorité. Et en vouloir à mon père de ne pas être le représentant de ce patriarcat qui exprime sa toute-puissance inentamée dans les signes évidents de la réussite matérielle (Chami 2023 : 32).

Dans les milieux affairistes de l'élite bourgeoise casablancaise, l'argent, le luxe et l'aisance matérielle restent le principal critère de la réussite de l'homme, de sa capacité d'assurer la prospérité de sa famille. Malika incarne l'angoisse de la précarité qui hante

<sup>7</sup> Nom du personnage principal de la trilogie de l'écrivain égyptien Nagib Mahfouz. *Ssi Sayed*, (littéralement : le seigneur) est le prototype de l'homme oriental viril, autoritaire et dominant qui écrase sa femme (Amina) et la réduit à une forme d'ombre sans personnalité.

les femmes bourgeoises, « la crainte sourde d'être distancée dans l'ordre social » (Chami, 2023 : 54), « de ne pas compter, de disparaître des cercles constitués » (Chami, 2023 : 58) Aussi, œuvre-t-elle au maintien du prestige social de sa famille. Comme le montre Maryse Bresson (2007 : 10), si « la précarité désigne plutôt un risque de voir sa situation sociale se dégrader », elle est aussi associée à la possibilité d'une exclusion. À la suite de Colette Dowling, May remet en question le *mythe de la fragilité* des femmes, un mythe qui les contraint à se complaire dans le rôle du sexe faible ayant besoin de l'homme pour exercer, par procuration, leur propre pouvoir. Cette comédie sociale, désormais démodée, ne trouve guère grâce aux yeux de May : elle refuse de se plier à « la hiérarchie sexuelle » (Bourdieu, 1998 : 42) et de rejoindre le clan solidaire de ses congénères. Elle se révolte contre son mari qui, malgré son instruction et les années qu'il a passées à Paris, essaie de reproduire le modèle patriarcal au foyer : « Et le voilà qui veut me faire régresser et nous enfermer dans quelque chose d'obsolète » (Chami, 2023 : 185). Sa colère contre Chérif s'explique par son refus de cette résurgence de la mentalité atavique du seigneur, du mâle dominant qui attend de son épouse une obéissance complète et absolue : « C'est ma grande colère contre lui, et je ne sais pas si je vais pouvoir la surmonter, lui pardonner de vouloir faire de moi cette créature fragile et dépendante » (Chami, 2023 : 184). Voulant vivre en accord avec ses principes, May adopte une philosophie de vie similaire à celle de son père, elle rejette toutes les formes infériorisantes de tutelle et affiche son mépris pour l'esprit vénal et affairiste du clan maternel auquel il préfère un engagement civique et moral sincère. En même temps, et bien qu'enceinte de plusieurs mois, elle décide de fréquenter le bidonville pour y mener son enquête au lieu de se contenter des informations filtrées que lui rapporte son conjoint.

Dans le conflit qui l'oppose à Chérif, à sa propre mère et aux autres « gardiennes du temple », May trouve auprès de son père un soutien moral précieux qui la conforte dans ses choix et lui donne la force de défendre ses principes, notamment, en soutenant la population bidonvilloise contre l'ogre politique et financier. May considère que son mari a trahi aussi bien ses principes que la cause des faibles : « ta réussite, lui fait-elle remarquer, voici ce qui t'importe, et crois-moi, cette sorte de réussite, celle que tu recherches, est un échec personnel. Une perte » (Chami, 2023 : 194). May, à l'instar de Mokhtar, l'ami d'enfance de Chérif, croit que la forme la plus élevée de réussite est celle qui contribue « à rendre les sociétés humaines meilleures en élevant des humains soucieux des autres ? » (Chami, 2023 : 60). En capitulant devant l'« impératif puissant d'une réussite d'argent » (Chami, 2023 : 58), Chérif a trahi les « valeurs fraternelles et universalistes » (Chami, 2023 : 58) auxquelles croyait son propre père. Ce désistement, loin de démoraliser l'héroïne, renforce sa résilience et sa foi dans la capacité de la femme de se réaliser pleinement, en dehors des fonctions biologiques et des schémas mentaux traditionnels où le patriarcat veut l'enfermer.

Dans *Casablanca Circus*, l'auteure explore les lieux de précarité sociale en révélant les liens entre la gestion de l'espace citadin et bidonvillois et la question du genre.

Mais, son analyse des structures anthropologiques gouvernant les rapports humains dans ces espaces se rattache à une perception globale du monde. Motivée par une foi inébranlable dans les valeurs humaines fondamentales, l'héroïne dénonce une société moderne soumise à la loi de la jungle, un monde fragilisé par les génocides, la violence, l'égoïsme et la prédation. Pour elle, Casablanca est un échantillon où se manifestent toutes ces pathologies d'une civilisation occidentale en déclin.

Casablanca n'est pas au centre d'une civilisation puissante, elle est à la périphérie du monde qui s'effondre, nous nous savons fragiles et liés les uns aux autres pour survivre. Sans doute dans les temps difficiles qui s'annoncent, cette expérience de la précarité, de l'incertitude va-t-elle paradoxalement être d'un grand secours à ceux qui n'ont pas vécu la construction d'une prospérité insolente et partagée (Chami, 2023 : 68-69).

Face à la fragilité de ce monde qui craquelle, le seul remède réside dans la réhabilitation des valeurs de solidarité. Taxée d'idéaliste utopique, l'héroïne refuse d'adhérer au récit officiel, notamment celui qui inféode la réussite de l'individu à son degré de richesse matérielle, et n'accepte pas non plus de « souscrire à aucun contre-récit facile » (Chami, 2023 : 63), préférant, comme son père, le travail du terrain, le contact direct avec les hommes et l'acceptation de la vulnérabilité.

Les critères de reconnaissance sociale, que sont la réussite financière, le niveau d'instruction et l'accès à des postes clés au sein de l'État, opèrent dans l'ensemble des milieux, non seulement pour distinguer les classes moyennes des classes aisées, mais aussi pour établir une hiérarchie interne propre à chaque classe. Ces luttes et ces tensions transforment Casablanca en un grand cirque, et enrichissent une mythologie urbaine qui révèle dans ses récits des archétypes profondément ancrés dans l'imaginaire collectif.

## **6. Un mythe urbain : Blanche Neige et l'ogresse**

Bizarrement, avant même leur retour définitif au Maroc pour s'installer à Casablanca, Chérif et May étaient conscients que leur ville natale sera pour eux un espace d'épreuve. La lucidité de Chérif est désarmante : « À Casablanca, mon amour, où nos rêves seront broyés comme tu le sais déjà [...] nous retournons dans la gueule du loup » (Chami, 2023 : 14). Ceci n'est pas sans rappeler le mythe fondateur de la cité. Dans l'imaginaire populaire de ses habitants, Casablanca est associée à la figure de Lalla el Beida (la demoiselle blanche), la sainte patronne de la cité. C'est une histoire qui remonte au XIV<sup>e</sup> siècle : venant de sa Tunisie natale pour rejoindre son père, une belle jeune femme, innocente et candide, se noie tragiquement, telle la Virginie de Bernardin de Saint-Pierre, non loin du rivage de la ville. Frappés par la beauté et la blancheur de la jeune femme, les habitants lui rendent hommage en lui bâtissant un petit mausolée et en nommant leur ville : la blanche. Ce mythe hagiographique fonde l'identité de la

ville et inscrit la féminité, la candeur et la beauté à l'origine de sa constitution : « La Blanche au voyage interrompu... C'est là notre mythe fondateur, une fille rejoignant son père, naufragée, candeur ensevelie au cœur de la ville qui porte son nom de sépulcrale beauté » (Chami, 2023 : 43).

Cette histoire funèbre et sublime plaît beaucoup à May, car elle rattache Casablanca à son identité marine et confirme les « liens organiques » (Chami, 2023 : 153) et ombilicaux, que les Casablancais ont tissés avec l'océan atlantique. Or, de plus en plus de projets immobiliers s'acharnent à briser ce lien, à empêcher le compagnonnage de la ville avec l'océan, en dressant des obstacles de béton entre les habitants et la mer. On passe ainsi, selon l'expression de Tarik Harroud (2018 : titre), du « bidonville à la béton-ville », avec pour résultat, une véritable dévastation, une amputation qui entraîne, sinon la mort, du moins la perversion de l'identité urbaine jetée en pâture à des entrepreneurs voraces : « La vie de l'ancienne médina était liée à la proximité ouverte de l'océan avant que les aménagements d'une marina commerciale n'imposent sa présence inerte de béton, immense sarcophage dédié au dieu argent, entre la plage et la ville » (Chami, 2023 : 71).

À plusieurs reprises, Casablanca est qualifiée d'ogresse, une manière de la rattacher à une iconographie macabre, qui contribue à ternir son innocence et sa blancheur. Contrairement à la vierge Lalla el Beida, l'ogresse évoque une mère qui se repaît de la chair de ses enfants. La figure du *dieu argent*, ou *veau d'or*, invoquée de manière récurrente dans le roman, marque ainsi la montée en puissance du capital, de la valeur vénale et financière qui hisse le matérialisme en objet de culte, subvertissant l'âme de la cité en la vidant de sa spiritualité. Cette métamorphose monstrueuse de l'identité féminine de la cité transparait à travers la figure symbolique de la matrice.

Si la *terra mater* ou *terra matrix* donne la vie et assure la reproduction des valeurs, la cité goule est une mère à l'envers : elle dévore, assimile et anéantit au lieu de donner naissance. May constate ainsi que Casablanca, la ville de l'excès qui enfante sauvagement la moitié du produit brut du pays (Chami, 2023 : 78), s'est métamorphosée en « une gigantesque et exubérante matrice » (Chami, 2023 : 79), elle avale le courage et la persévérance de ses habitants et de milliers de paysans et de migrants qui viennent chaque jour augmenter le nombre de ses esclaves. May et Chérif ont fait eux-mêmes l'expérience de cette dévoration, en rentrant au Maroc, ils espéraient retrouver une cité natale clémente, un nid douillet qui leur offrira protection et chaleur maternelle, mais, à la place, ils retrouvent une ville méconnaissable : « Casablanca les avait accueillis dans sa matrice rugueuse, déchiquetant la foi qu'ils avaient en eux-mêmes, soumettant leurs consciences jusque-là subtilement préservées au cours de leurs années de jeunes adultes à Paris » (Chami, 2023 : 154).

Le retour à Casablanca est vécu par les protagonistes comme une descente aux enfers, mettant à rude épreuve leur lien et leurs principes, les amenant au bord de la déchirure. La *matrice rugueuse*, semblable à un broyeur d'acier, détruit tout, égalise et

aplatit les êtres au lieu de favoriser leur épanouissement. De génitrice, la ville s'est métamorphosée en une mère dégénérée qui se repaît de sa progéniture :

Ta ville, May chérie, est une ogresse, elle avale ses enfants, des habitants de la colline à ceux du bidonville, elle impose ses lois, et pour être un homme, Chérif doit réussir selon les termes de Casablanca, pas selon les siens ou les vôtres. Tu avais raison ; à Paris tu m'as confié un jour, « le retour sera pour nous l'épreuve du feu ». Vous êtes dans le feu, May, chez vous, au cœur de la forge (Chami, 2023 : 75).

De Lalla el Beida, la blanche et innocente vierge qui a donné son nom à Casablanca, à l'ogresse (Casanegra) que la ville est devenue à partir de la période coloniale, ce qui émerge, c'est la perversion et la mutilation d'un espace forcé d'oublier sa mémoire historique, un espace frappé d'amnésie, évoluant de manière anarchique, sans repères. Le combat de May pour la préservation du bidonville d'El Bahriyne et du quartier historique d'El Hank n'est pas motivé uniquement par la volonté de garantir la dignité des habitants et de préserver le lien organique qu'ils ont avec leur quartier et avec l'océan, elle veut aussi sauvegarder la mémoire urbaine de la cité. Durant le protectorat, les urbanistes français, méprisant l'ancienne médina, « qualifiée de “ville indigène sans intérêt” » (Chami, 2023 : 86), ont commis un crime architectural contre la ville ancienne, en décidant de détruire des pans entiers de ses murailles pour ouvrir le centre-ville. Le même esprit ressurgit à l'époque postcoloniale où les entrepreneurs immobiliers, désireux de tout raser pour tout reconstruire selon de nouveaux standards qui leur assurent des gains faramineux, métamorphosent la ville en une béton-ville monstrueuse, en la privant de son identité historique, de son héritage architectural, notamment de son héritage colonial et *Art déco* :

Elle observa l'espace sauvage après le phare, presque désaffecté, comme si Casablanca, peu soucieuse de son histoire, préoccupée d'absorber le flux incessant des paysans en quête de travail, tournait le dos à toute mémoire qui tenterait d'inscrire dans l'espace les signes d'un passé, prise dans la permanence d'un présent incarné dans les protubérances d'immeubles souvent clinquants, parfois étonnamment inspirés des styles européens ou californiens, construits sur les décombres de splendides vestiges des maisons Art déco rasées sans autre forme de procès (Chami, 2023 : 78).

L'étude de l'histoire architecturale de Casablanca amène May à un constat : à l'époque du protectorat comme aujourd'hui, ce sont « les habitants rebelles des ruelles de la ville anciennes » (Chami, 2023 : 86) qui payent les frais des réaménagements de l'espace urbain. Réduits à l'invisibilité, condamnés à la relégation, ils sont à chaque fois les victimes sacrificielles d'une politique de la ville qui, en les marginalisant, entraîne une désappropriation de l'espace et une usure de l'identité.

En menant son enquête sociale auprès des bidonvillois, May refuse la complicité de l'intellectuel avec le pouvoir dominant. Elle devient l'instigatrice d'un discours alternatif opposé à celui des sphères politiques officielles et à l'« imaginaire entrepreneurial » (Chami, 2023 : 134), dont la fâcheuse tendance à réduire tout en des statistiques froides sert à justifier la plus arbitraire des décisions, notamment la relégation des populations cibles.

L'approche normative interprète le social en l'épurant de sa concrétude, en reléguant le vécu au degré zéro de la scientificité, pour ne l'admettre que traduit en variables, en chiffres, en tableaux statistiques et en plans... Cette démarche opère par l'exclusion du sujet de l'ordre de la production du sens et des pratiques et de l'interprétation, après l'avoir intégré dans l'ordre de la mesure et de la quantification (Arrif, 1992 : 27).

Dans l'intention d'élucider la vérité et sauvegarder la mémoire du bidonville et sa dimension humaine, May, telle une réincarnation de Lalla el Beida, passe plusieurs mois à partager les misères et les richesses du quotidien des familles. C'est là qu'elle rencontre des personnages hauts en couleur, notamment Hakim, le pêcheur « qui aime la lumière et les vagues » (Chami, 2023 : 89), Rachid, le gardien de parking qui adore Nietzsche, Zohra et sa fille Rahma qui s'accrochent à la vie, même si, en l'absence de papiers d'identité et de soutien familial, elles sont dépourvues d'une existence légale et de leurs droits élémentaires de citoyennes. Ces rencontres amènent May à énoncer l'un des messages principaux du roman, à reconnaître avec Rachid « la vie vivante » (Chami, 2023 : 126) qui anime le bidonville et en fait un espace dynamique et hautement humain : « C'est un lieu plein de la force de ceux à qui on fait croire qu'ils ne sont rien parce qu'ils n'ont rien, et qui découvrent dans la lutte pour la vie qu'ils sont la vie elle-même » (Chami, 2023 : 125).

Jean Ziegler l'a déjà observé dans son avant-propos de *La Victoire des vaincus*, c'est dans ces lieux stigmatisés et socialement associés à la déchéance de l'homme que se manifeste la vie dans toute sa magnificence : « dans les endroits les plus sordides, les plus démunis, résonne le rire d'une multitude invraisemblable de gosses ! Explosions de vie ! », « ce sont les peuples les plus pauvres qui connaissent le plus sûrement les sens cachés de la vie » (1988 : 9 et 12). C'est ainsi que s'opposent dans *Casablanca Circus* la rareté du *Zarathoustra du bidonville* et le commun du Saccard de la ville moderne. Notons, en effet, que les personnages cultivés du bidonville battent en brèche l'ancienne séparation entre le noble et le vulgaire, ou pour utiliser un terme de Bourdieu, la *distinction* sociale qui se fait sur la base de la culture. Les bidonvillois ont beau être pauvres, mal logés et mal lotis en termes d'emploi, beaucoup d'entre eux, comme le gardien de parking philosophe, sont des intellectuels, alors que, du côté de l'élite financière incarnée par Nessim, la culture est plutôt méprisée et marchandisée, donnant lieu à un

« exhibitionnisme naïf de la “consommation ostentatoire” qui recherche la distinction dans l’étalage primaire d’un luxe mal dominé » (Bourdieu, 1979 : 31).

Contrairement à la logique froide et verticale de l’aménagement du territoire, May opte pour une démarche qui favorise le ménagement des vies fragiles qu’elle fréquente. Ce faisant, elle accède à un degré de conscience avancé qui lui permet d’énoncer son projet à la fois comme une volonté de réhabiliter l’humain, et comme une obstination à lutter contre l’oubli, le silence forcé et l’effacement d’un pan essentiel de la mémoire de Casablanca. Lorsque le chiffonnier Lahcène lui demande « pourquoi tu fais ça ? », May répond :

– Peut-être qu’un jour vous aurez besoin de vous en souvenir, vous, ou vos enfants, ou vos petits-enfants. Et même tous les habitants de Casablanca, et tous ceux des villes dans le monde où des gens ont vécu au bord de l’océan comme vous, puis ont dû partir, vivre ailleurs, autrement, pour des raisons qui n’ont rien à voir avec leurs vies, leurs désirs. C’est pour ça que je veux écrire ce livre, si tu veux bien m’aider » (Chami, 2023 : 83).

Récusant la distance objective qui doit séparer le sociologue de son objet d’étude, l’héroïne déclare inadmissible et chimérique « le dogme de la neutralité de l’anthropologue » (Chami, 2023 : 143) ; elle conçoit son enquête au sein du bidonville comme « une découverte réciproque » (Chami, 2023 : 105) entraînant un tissage de liens et une métamorphose mutuelle de toutes les parties. En s’instituant comme une sorte de figure de proue de la lutte des marginaux pour la reconnaissance de leur droit à la ville, May couronne sa recherche par la rédaction d’un livre où elle consigne ses entretiens avec les bidonvillois, ses observations et ses conclusions. Ce faisant, elle apporte un début de réponse à la question de Spivak (2009 : 43) « les subalternes peuvent-ils parler ? » Le livre qui couronne l’enquête de l’héroïne donne la parole aussi bien aux femmes qu’aux marginaux de l’espace urbain, aux subalternes que le patriarcat et le modèle économique néo-libéral veulent maintenir dans le silence et dans l’infériorité : « Si, dans le contexte de la production coloniale, les subalternes n’ont pas d’histoire et ne peuvent pas parler, les subalternes en tant que femmes sont encore plus profondément dans l’ombre » (Spivak, 2009 : 53).

En donnant une voix et une existence aux femmes et aux habitants du bidonville, le livre de May est une tentative de les décoloniser, de les affranchir d’un système politique et économique qui cherche à les maintenir dans la dépendance, voire les faire disparaître, effacer leur présence en les recasant dans une périphérie lointaine. Mais, comme le remarque Spivak (2009 : 70), « la femme subalterne sera toujours aussi muette ». Dès lors, l’entreprise de May ne consiste pas seulement à donner une tribune aux sans voix, elle veut surtout les libérer, et se libérer elle-même, de leur condition de subalternes, de l’autre infériorisé. May, consciente que parler *pour* les autres n’a ni la même valeur ni le même effet que parler *avec* les autres, invite ses enquêtés à cosigner

son ouvrage, une manière de marquer leur co-résistance, de concrétiser leur fraternité et leur solidarité d'êtres vulnérables, de fédérer les voix des laissés-pour-compte contre la superpuissance d'un pouvoir social, politique et financier castrateur. Ce faisant, May donne naissance à « un contre-discours qui rassemble » (Chami, 2023 : 131), lequel n'est en définitive que le roman lui-même. Ceci nous amène à interroger l'interaction de ces deux discours que sont l'anthropologie et la littérature dans le roman de Yasmine Chami.

### 7. Anthropologie et littérature : une rencontre possible ?

Mêlant la sociologie et l'anthropologie à la littérature, l'auteure marocaine interroge aussi bien la place de l'humain et de la culture dans les espaces urbains, que la question de la porosité des sciences sociales, faisant du roman, à sa manière, un laboratoire anthropologique. En effet, *Casablanca Circus* se donne à lire comme « un travail hybride » (Chami, 2023 : 177), à la fois roman, enquête sociologique, mémoires intimes adressés aux générations futures et manifeste militant contre l'écrasement des vies fragiles dans un monde-jungle où les plus démunis ont de plus en plus de la peine à faire entendre leur voix. Si le rapport entre la littérature et l'Histoire a été décortiqué par différents penseurs, notamment par Paul Ricœur et Michel de Certeau, lesquels soulignent la similitude des approches de ces disciplines qui mobilisent les mêmes formes de narrativité et de pratiques discursives, Clifford Geertz figure parmi les premiers qui ont envisagé l'hypothèse d'une anthropologie qui serait, elle aussi, une forme de littérature. En tant que telle, elle accorde une place aussi importante aux faits qu'elle rapporte qu'au style d'écriture adopté pour formuler les observations et transmettre les conclusions.

Geertz, dont nous invoquerons ici les idées, insiste sur la virulente levée de boucliers que cette hypothèse de la littérarité de l'anthropologie provoque au sein des milieux intellectuels contemporains, lesquels considèrent l'attention accordée à la forme et au style comme nocive à la scientificité et au sérieux des études anthropologiques :

L'attention portée aux problèmes tels que l'imagerie, la métaphore, la phraséologie ou le ton entraînerait un relativisme corrosif où tout se trouverait réduit à l'expression plus ou moins habile d'une opinion. L'ethnographie deviendrait alors, dit-on, un simple jeu avec les mots, comme sont censés l'être les poèmes et les romans (Geertz, 1996 : 10).

Pour analyser ces résistances, Geertz (1996 : 16) n'hésite pas à comparer l'anthropologie à la mule nord-africaine qui, pour se mettre en valeur, nie sa nature hybride, n'hésitant pas à se prévaloir de sa relation familiale avec le frère de sa mère (le cheval, le discours scientifique), tandis qu'elle persiste à nier sa relation avec son père (l'âne, le roman), considéré comme moins estimable. L'appréhension des anthropologues et

ethnographes est jugée « déraisonnable » par Geertz (1996 : 10), qui insiste, au contraire, sur les effets bénéfiques, pour la discipline, d'« une meilleure compréhension du caractère littéraire de l'anthropologie ». La densité informationnelle des textes ethnographiques n'est pas suffisante à elle seule pour emporter la conviction.

L'aptitude des anthropologues à nous persuader de prendre au sérieux ce qu'ils disent tient moins à l'apparence empirique et à l'élégance conceptuelle de leurs textes qu'à la capacité à nous convaincre que leurs propos reposent sur le fait qu'ils ont réellement pénétré (ou, si l'on préfère, ont été pénétrés par) une autre forme de vie, que, d'une façon ou d'une autre, « ils ont vraiment été là-bas ». Et c'est dans cette aptitude à nous persuader que ce miracle s'est produit en coulisse, que naît l'aspect littéraire de leurs œuvres (Geertz, 1996 : 12).

Clifford Geertz insiste sur la littérarité de l'anthropologie en soulignant, comme cela a été fait pour le rapport entre la littérature et l'Histoire, deux aspects principaux : premièrement, l'anthropologie, comme une forme de littérature, construit une identité par et à travers l'écriture et, deuxièmement, en tant que discours, elle est « élaboration d'une façon de présenter les choses » (Geertz, 1996 : 16), et implique, par conséquent, un style et une individualité.

Pour Yasmine Chami, le roman n'est pas le lieu où se déploie une fiction pure, qui se réduirait à une simple construction verbale : elle s'offre comme un support où se construit un mode spécifique d'enquête anthropologique et sociologique. En atteste la méthode choisie par l'héroïne de *Casablanca Circus* pour mener à terme sa recherche et comprendre les problèmes des populations bidonvilloises, ainsi que les rapports complexes de domination qui organisent leur existence. Elle entre en contact avec les habitants du *Karyane*, et, pendant des mois, elle partage leur quotidien, les observe dans leur milieu, multiplie les entretiens, analyse les situations et les liens, pour aboutir enfin à des conclusions qu'elle consigne dans un ouvrage qui propose des réponses à ses questions initiales.

À l'instar de Geertz, l'héroïne de Chami pose le problème de la neutralité du sociologue et de l'anthropologue. En construisant des amitiés avec certains habitants du bidonville, notamment en partageant leurs repas ou en leur apportant de l'aide, May est consciente que cela peut porter atteinte à l'objectivité scientifique de sa démarche et à la distance que le chercheur doit observer vis-à-vis de son objet d'étude et de ses enquêtés. En même temps, elle conteste l'idée d'une parfaite séparation entre le chercheur et l'homme, surtout quand la relation de confiance devient un critère déterminant pour la réussite de l'enquête :

Nous sommes devenues proches avec Zohra. Difficile de respecter la distance qu'exige une démarche objective. Je n'y ai jamais cru. Ni à l'objectivité complète, ni à la distance. Comment demander à entrer dans la vie des gens sans en être affecté,

transformé, sans tenir compte de l'interaction puissante des vies respectives ? Je me sens examinée, analysée autant que j'examine et analyse, et, en réalité, c'est une découverte réciproque, d'où naissent un attachement et chez moi le désir d'aider (Chami, 2023 : 105).

Ce dilemme de l'anthropologue, déchiré entre le détachement du physicien et l'implication personnelle du romancier, a été abordé par Clifford Geertz, lorsqu'il évoque la difficulté de construire un discours qui « puisse être en même temps un sentiment intime et un compte rendu distancié » (Geertz, 1996 : 18) :

Dans le premier cas, on s'expose à être accusé d'insensibilité, de considérer les autres comme des objets, d'entendre les mots mais pas la musique et [...] dans le deuxième cas, on s'expose à être accusé d'impressionnisme, de considérer les autres comme des marionnettes, d'entendre une musique qui n'existe pas (Geertz, 1996 : 18).

Le dépassement dudit dilemme ne peut avoir lieu que grâce à l'acceptation de l'hybridité du discours, revendiquée par Yasmine Chami et par son héroïne : la mule de Geertz doit accepter son statut de sang mêlé, de son impureté. Faisant appel aux concepts analytiques de Michel Foucault et, surtout à ceux de Roland Barthes, Geertz pense, en effet, que le romancier, le sociologue et l'anthropologue, entre autres, sont tous des incarnations du statut hybride de l'« auteur-écrivain ».

[...] la personnalité littéraire classique de notre époque est une forme bâtarde d'« auteur-écrivain » : l'intellectuel professionnel tiraillé entre le désir de créer une structure verbale enchanteresse, d'entrer dans ce qu'il nomme le « théâtre du langage », et celui de transmettre des faits et des idées, de faire commerce d'information, et qui cède tantôt à l'un, tantôt à l'autre (Geertz, 1996 : 27).

En somme, si l'héroïne de *Casablanca Circus* parvient à surmonter les réticences des bidonvillois qui s'ouvrent à elle, c'est grâce à son approche émiqque qui rompt avec la posture de l'observatrice externe, en adoptant une attitude plus humaine et plus empathique. Pour elle, les bidonvillois ne sont pas de simples objets d'étude ou des cas statistiques, mais des êtres humains avec lesquels elle partage les soucis et les joies d'une existence très précaire certes, mais non dénuée de chaleur et de vitalité.

Cette démarche, qui reconnaît la stérilité d'une prise de distance stricte avec les enquêtés, se traduit, sur le plan de la composition du roman, par le choix d'une écriture hybride alternant volontairement une narration à la troisième personne et une écriture intimiste et lyrique où la confiance devient un mode opératoire de l'accès à la vérité.

### 8- Vie et opinions de May : une écriture hybride

*Casablanca Circus* se caractérise par un brouillage volontaire des frontières génériques. L'hybridité revendiquée par Yasmine Chami dans sa lecture anthropologique et sociologique du réel trouve une traduction formelle dans l'architecture du roman, fondée sur l'alternance de deux ensembles textuels parallèles : le récit assumé par un narrateur extradiégétique et les carnets de grossesse de May. Ces derniers se démarquent de la narration proprement dite par un ensemble de traits distinctifs : notamment, l'usage d'une typographie différente, l'indication de la mention générique explicite de « carnet », à laquelle s'ajoutent chaque fois le numéro et le titre de la note ainsi que le stade de la grossesse. Ces éléments inscrivent les réflexions de May dans une temporalité historique, laquelle est ramenée à une temporalité plus intime (la progression de la gestation). Comme dans *The Life and Opinions of Tristram Shandy, Gentleman* de Laurence Sterne, le roman de Yasmine Chami semble se nourrir du récit de vie (l'histoire des personnages) et des opinions de May (les carnets) que celle-ci transmet à sa fille sur le mode de la confidence. Comme le remarque le héros de Sterne, l'écriture, lorsqu'elle est menée habilement « n'est rien d'autre que converser » (Sterne, 1982 : 112). La conversation intime avec la fille instaure ainsi un équilibre entre le regard qui perçoit le monde de l'extérieur et le regard en soi qui soumet cette extériorité à une forme de méditation réflexive.

La différence la plus importante entre ces deux ensembles textuels se situe au niveau de la voix et de la tonalité adoptées. La narration romanesque raconte, d'un point de vue étique, c'est-à-dire de l'extérieur, l'histoire des différents protagonistes, en l'agrémentant toutefois de dialogues, d'échanges entre les personnages, de discours rapportés et autres psycho-récits. Il en est autrement dans les carnets, où la tonalité est plus intimiste, plus affective et plus lyrique, très proche de la modalité épistolaire et du journal intime. Là, le discours domine et les personnages, comme dans un confessionnal, s'y réduisent à deux uniquement : May s'adresse directement à sa fille en gestation, comme pour lui expliquer la complexité du monde qu'elle va intégrer prochainement. Ce discours dirigé vers l'intériorité, caractéristique des carnets, permet à l'héroïne de mettre sa fille, et, avec elle, le lecteur, au courant de la situation, d'expliquer les tenants et les aboutissants de sa relation avec son mari, les autres membres de sa famille et les habitants du bidonville, de justifier, enfin, ses prises de position et ses opinions. En s'adressant à son fœtus, May semble préférer écrire pour la postérité ; elle a le souci non seulement de transmettre, à sa fille et au lecteur, un héritage moral (la nécessité de l'action, la défense de ses convictions), mais elle entend aussi montrer qu'elle s'est acquittée de sa responsabilité historique, morale et humaine.

Outre la polyphonie qu'il instaure dans le roman par l'entrelacement des voix et des points de vue, le recours aux deux ensembles textuels (récit et carnets) permet d'alterner, d'une part, un régime narratif qui retrace le cadre général de l'histoire, pose l'intrigue et introduit des réflexions d'ordre politique et historique, et, d'autre part, le

journal de grossesse de l'héroïne, où se déploie un discours de nature ethnographique, une réflexion analytique où May présente ses observations, confesse ses ressentis et assume ses opinions. Ces deux composantes du roman aboutissent à une double naissance. May est à la fois la productrice du texte et le lieu de production du sens : elle est enceinte de sa fille et de son livre ; dans les deux cas, la gestation aboutit à la vie, en suivant un processus fécond de maturation mutuelle : le biologique et le symbolique se rejoignent dans le même élan pour livrer un message d'espoir dans les derniers mots du roman : « J'ai souri pour lui, pour moi aussi, pour nous tous face à la falaise, sans peur, qui a dit qu'il fallait avoir peur ? (Chami, 2023 : 196).

## 9. Conclusion

Dans *Casablanca Circus*, Yasmine Chami nous donne à voir une autre facette de la précarité des femmes et des marginaux. Le roman devient le lieu d'une volonté de dissidence contre un système social, politique et financier qui fonde son pouvoir sur l'écrasement des êtres les plus fragiles. En adoptant la cause des habitants du bidonville, dont elle défend le droit à la dignité et à la ville, May se rebiffe en même temps contre des schémas mentaux archaïques, parce qu'ils prétendent inféoder les principes universels de la justice, de l'équité et de la fraternité au seul critère de la richesse et de la rentabilité. Si les femmes sont sommées d'accepter la domination masculine, les hommes sont également soumis à la surpuissance de l'argent qui les corrompt, à l'impératif de réussite qui en fait des êtres aliénés, des Faust modernes contraints de sacrifier tous leurs principes pour s'assurer une place convenable dans la hiérarchie d'une société qui adule le prestige et se prosterne au *veau d'or*. Pourtant, dans ce combat que d'aucuns qualifient d'idéaliste, May se révolte contre ce discours aliénant auquel elle oppose l'impératif éthique, seul garant de l'humanité de l'homme. Elle oppose ainsi au méta-récit des structures dominantes, qui prétendent avoir le monopole de la vérité et de la normativité, un contre-récit qui donne une voix aux plus vulnérables et restitue à la ville ses mythes, son âme et sa mémoire ancestrale, c'est-à-dire cela même que les adeptes d'une modernité tous azimuts et d'une économie de la rentabilité absolue veulent enterrer sous des chapes de béton et de mensonge. En représentant le cirque de Casablanca dans une fiction satirique et hybride qui appelle à sa rescousse l'Histoire, la philosophie, l'anthropologie, la sociologie et autres humanités, Yasmine Chami confirme encore une fois son engagement pour la défense des marginaux et son combat personnel pour transformer la fragilité en force, opposant aux discours aliénants un contre-discours artistique pleinement ancré dans la réalité.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ARRIF, Abdelmajid (1992) : *Le Passage précaire : du bidonville au lotissement. Anthropologie appliquée d'une mutation résidentielle. Le cas de Hay Moulay Rachid à Casablanca*. Thèse de doctorat sous la direction de Bruno Étienne. Marseille, Université de Provence (Aix-Marseille I). URL : <https://amu.hal.science/tel-03263673v1>
- ARRIF, Abdelmajid (2001) : « Fragments d'une enquête dans un bidonville de Casablanca ». *Ethnologie française*, XXXI : 1, 29-39. DOI : <https://doi.org/10.3917/ethn.011.0029>
- BAUMAN, Zygmunt (2009) : *Vies perdues. La modernité et ses exclus*. Traduit de l'anglais par Monique Bégot. Paris, Éditions Payot & Rivages poche.
- BOURDIEU, Pierre (1979) : *La Distinction. Critique sociale du jugement*. Paris, Minuit.
- BOURDIEU, Pierre (1998) : *La Domination masculine*. Paris, du Seuil (coll. Liber).
- BRESSON, Maryse (2007) : *Sociologie de la précarité*. Paris, Armand Colin.
- CHAMI, Yasmine (2023) : *Casablanca Circus*. Arles, Actes Sud.
- DEPAULE, Jean-Charles. [éd.] (2006) : *Les mots de la stigmatisation urbaine*. Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.editions-msh.9204>
- DOWLING, Colette (2001) : *Le Mythe de la fragilité : déceler la force méconnue des femmes*. Québec, Le Jour, éditeur.
- ESCALLIER, Robert (1985) : « Espaces du sous-habitat et politiques urbaines au Maroc ». *Politiques urbaines dans le monde arabe*. Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, 99-119. URL : [https://www.persee.fr/doc/mom\\_0295-6950\\_1985\\_act\\_1\\_1\\_3752](https://www.persee.fr/doc/mom_0295-6950_1985_act_1_1_3752)
- FOUCAULT, Michel (1994a) : « Espace, savoir et pouvoir ». Entretien avec P. Rabinow ; trad. F. Durand-Bogaert, Skyline [texte de 1982], in *Dits et écrits 1954-1988*, tome IV. Paris, Gallimard, 270-285.
- FOUCAULT, Michel (1994b) : « Des espaces autres » [texte de 1984], in *Dits et écrits 1954-1988*, tome IV. Paris, Gallimard, 752-762 [reprise d'une conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967].
- GEERTZ, Clifford (1996) : *Ici et Là-bas. L'anthropologue comme auteur*. Traduit de l'anglais [USA] par Daniel Lemoine avec le concours du Centre National du Livre. Paris, Éditions Métailié.
- HARROUD, Tarik (2018) : « Du bidonville à la béton-ville : dynamiques de marginalité dans une opération "intégrée" de recasement en périphérie de Rabat ». *Revue Madinati*, 6. URL : <https://www.madinati-dz.com/2018/07/du-bidonville-a-la-beton-ville-dynamiques-de-marginalite-dans-une-operation-integree-de-recasement-en-peripherie-de-rabat>
- HARROUD, Tarik (2019) : « D'une marginalité à l'autre ». *Annales de Géographie*, 729/730, 14-37. URL : <https://www.jstor.org/stable/10.2307/26869327>

- KLEIN, Naomi (2008) : *La Stratégie du choc. La montée d'un capitalisme du désastre*. Essai traduit de l'anglais (Canada) par Lori Saint-Martin et Paul Gagné. Montréal, Leméac/Actes Sud.
- KUNDERA, Milan (1987) : *Le Livre du rire et de l'oubli*. Paris, Gallimard (coll. Folio).
- MAFFESOLI, Michel (1997) : *Du nomadisme. Vagabondages initiatiques*. Paris, LGE.
- PETONNET, Colette (1972) : « Espace, distance et dimension dans une société musulmane : À propos du bidonville marocain de Douar Doum à Rabat ». *L'Homme*, 12 : 2, 47-84.  
URL : <https://www.jstor.org/stable/25158775>
- SPIVAK, Gayatri Chakravorty (2009) : *Les Subalternes peuvent-elles parler ?* Traduit de l'anglais par Jérôme Vidal. Paris, Éditions Amsterdam.
- STERNE, Laurence (1982) : *Vie et opinions de Tristram Shandy*. Traduction de Charles Mauron. Paris, GF Flammarion.
- ZIEGLER, Jean (1988) : *La Victoire des vaincus. Oppression et résistance culturelle*. Paris, Seuil.